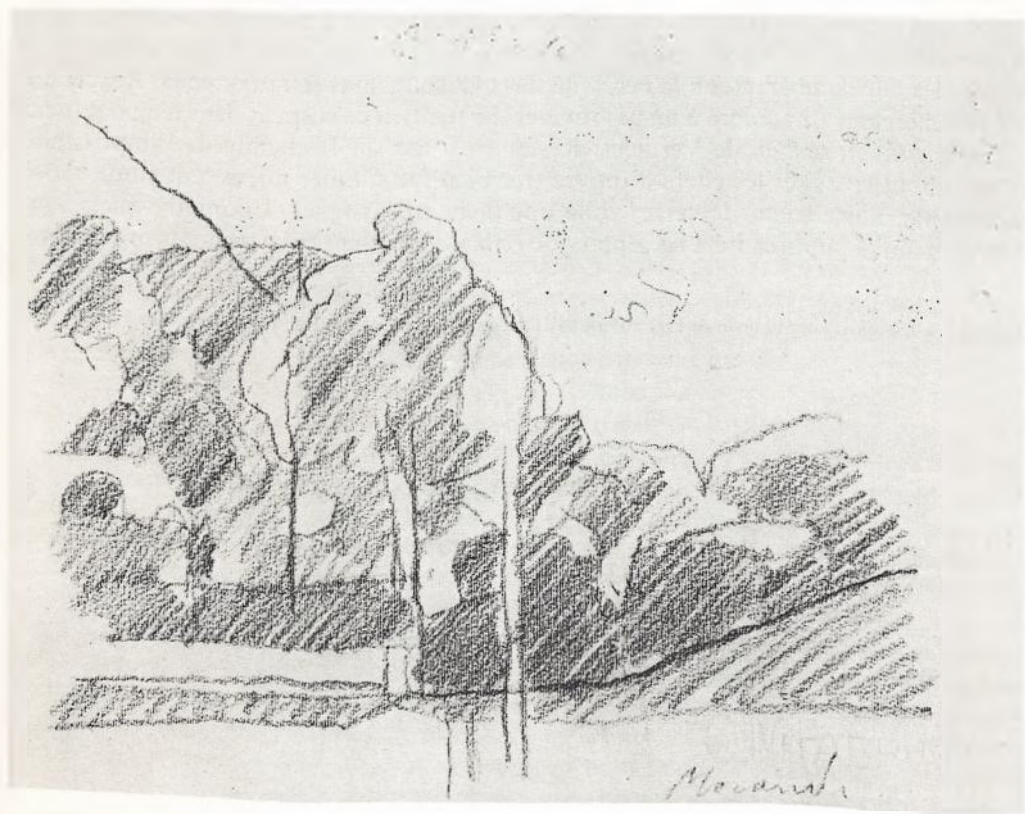


Robert Marteau

Morandi

Peu d'œuvres par leur retrait instaurent une telle présence. Les dieux et les muses voient ainsi les objets, penserions-nous, c'est-à-dire hors de nos comptes qui les limitent à nos usages comme à notre géométrie. L'objet, chez Morandi, n'est pas représentation mais don fait à l'invisibilité. L'objet n'est pas non plus interprété comme partition qui attendait son virtuose, non : chaque chose serait pour lui le lieu d'une pénétration exempte de toute offense, comme si l'amour allait si loin dans ce qu'il y a de plus prochain qu'on n'en saurait que dire la mémoire instante, instantanée, ici et maintenant. Mémoire même qu'il ouvre aux deux extrêmes, y conjuguant avenir et origine. Est-il habitable, ce regard ? Est-ce notre demeure éclairée ?



Morandi, *Paysage* (vers 1960). Crayon sur papier — 16,5 × 24 cm. Collection privée, Bologne.

Chardin, on le voit attentif, extrêmement, rendant en lumière le poids spécifique ; et Morandi pèse, comme Maat d'une plume pèse les âmes. Pourtant il n'opère plus métaphysiquement, ne dématérialise pas : il réalise. Il révère Corot, Cézanne, Seurat, les justes, les hommes du motif. Les saintes-victoires qu'il scrute nous laissent un coup d'aile là sur le papier où c'est l'air qui respire. Comment le contact se fait entre nous et si peu de matière ? c'est ce que nous ne saurons pas, et c'est de ne pas savoir que nous atteignent le perceptible battement des contours, l'écho de l'ombre, le copeau lumineux. On voit au cours du temps Morandi attelé à la tâche d'alléger pour accroître la tactilité. Il fixe en dissolvant les liens. Comme on dit s'enfoncer dans la nuit, il s'enfonce dans la clarté, qu'il rend palpable. Au fur et à mesure que l'âge le mûrit, il donne aux choses ce poids volatil qu'à notre tour nous pesons des yeux. Un vase, une coupe, un pichet, une cruche, une lampe ouvrent à un voyage où l'immobilité dissoute se nomme le présent. Toute sa volonté, il l'emploie à se dépouiller de la feinte quand il sait ne travailler qu'à l'illusion. Telle est notre réalité, dit-il, lui qui ne dit rien. Il veille, éclairci par un long sommeil qui l'a lavé du nébuleux, de l'approximatif ; ainsi va-t-il, n'ayant pas l'esprit occupé, dans la rigueur merveilleuse à laquelle l'invite la poterie. Il n'emprunte pas de ces chemins qui vont d'un point à un autre, mais se tient là où il perçoit la source et de là, d'une main apprenante, se risque à déployer le pays qu'il reconnaît en le touchant. Qu'est-ce que peindre ? Apprendre à tenir un crayon, un pinceau, apprendre à mettre dans l'eau, dans l'huile, de la poudre ; apprendre à vérifier ce que donne leur application sur le papier ou la toile ; apprendre à comparer ce qui apparaît, le comparant à l'objet, le rapportant à la nature ; apprendre à ne faire rien par abstraction, mais à faire si peu que ce soit, et le moindre, par extraction ; apprendre que toute idée est une idée reçue : la dissoudre dans l'espérance de l'offrande grâce à quoi seraient pardonnées les fautes inhérentes à la nécessité dans laquelle nous sommes tenus. Apprendre à ne pas chercher. Apprendre à ne pas trouver. Se tenir en ce suspens dans lequel se tient *La jeune fille au turban* de Vermeer. Rester en route sur le chemin de l'impossible. Ne pas aboutir. Éviter les chefs-d'œuvre très bien faits. Faire mieux : quelque chose qui tremble. Faire frémir le verre, voilà une tâche à s'assigner. Connaître quels sont les vrais maîtres ; apprendre à les séparer de ceux qui épuisent et laissent dans l'impasse.

(Exposition de 120 œuvres de Morandi, de 1911 à 1963, à l'Hôtel de ville de Paris, du 11 juin au 20 août 1987.)